



Agapanthe, Eric Arnal Burtschy



Agapanthe, Eric Arnal Burtschy
Matérialité de l'Invisible, L'archéologie des sens
13 fév.-30 avril 2016
Paris 19e. CentQuatre-Paris

«Matérialité de l'invisible» offre un mixte original et fécond d'art et d'archéologie, entendus comme deux disciplines vouées à révéler des objets enfouis. Dans une approche tour à tour scientifique, métaphysique, éthique ou politique, l'exposition décrypte des phénomènes difficilement repérables, dont la subtilité échappe à notre perception.

Par François Salmeron

Derrière le titre paradoxal de «Matérialité de l'invisible» se trouve toute une myriade d'œuvres, de vidéos et d'installations riches et inventives, qui tentent de mettre à jour des phénomènes difficilement repérables, évanescents, ou dont la subtilité échappe à notre perception. Surtout, l'exposition, qui se développe en collaboration avec l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), offre un mixte original et fécond d'art et d'archéologie, entendus comme deux disciplines vouées à révéler des objets restés jusque-là enfouis.

L'un des premiers enjeux de l'exposition revient à trouver et répertorier les indices d'un mouvement non décelable pour l'œil humain. L'art explore le seuil de perceptibilité de notre vision naturelle, inapte à saisir des cadences extrêmement lentes, diluées. Les installations de Johann Le Guillerm se présentent alors comme des protocoles scientifiques nous offrant une expérience de ce qu'est la durée, à savoir un mouvement continu, insécable. Nous avons effectivement l'impression de nous trouver dans un laboratoire expérimental, où trônent deux étranges roues et un charriot posé sur des rails, dont la fonction première revient à mesurer les centimètres patiemment parcouru par les installations de l'artiste au cours des dernières vingt-quatre heures. Une différence de tempo irréductible demeure donc entre le temps long et distendu de l'art, où les installations de Johann Le Guillerm ne sillonnent que quelques centimètres par jour, et le temps relativement court, pressé et condensé des spectateurs, qui ne peuvent pleinement saisir et réaliser de leurs propres yeux, lors d'une simple visite, le chemin effectué par les roues ou le chariot. Seules des marques dans le sable attestent du trajet et de la progression des objets, ainsi que des relevés de notes effectués par les équipes techniques du CentQuatre, grâce à un mètre déroulé sur le sol. Une tension se cristallise finalement entre cette durée indivisible qui constitue la trame du monde, et les procédés scientifiques qui ont systématiquement recours à la mesure, aux échelles, aux divisions, pour rendre compte du réel en tant que «chose étendue».